

La Critique



Divagation avec une ombre

*" Qui ne fut visité par les fantômes des voix
qui se sont tués ? "*

Claude Debussy : *Monsieur Croche*
antidilettante.

Je longeais avec mélancolie, en ce triste soir de décembre, le cimetière de Passy. C'est un des lieux saints de la musique. Debussy y repose, et, depuis peu de jours, Gabriel Fauré ; le meilleur de notre jeunesse avec eux. Je respirais ce parfum de tristesse

*Que même sans regret et sans déboire, laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli,*

quand je fus dépassé par un petit vieillard dont l'abord me frappa d'une vive secousse. Où donc avais-je vu cette étrange silhouette ? En me dépassant, le petit vieillard avait jeté un regard sur le mur du cimetière. Je m'ingéniai à mettre un nom sur ce visage qui rappelle à la fois les traits du " jockey Tom Lane et de M. Thiers ". Evadé du royaume des ombres ou de la cité des livres pour arpenter à pas menus l'avenue Henri Martin, de quel sépulcre ou de quelle imagination sortait cet être singulier, et qui donc l'avait décrit avec autant de précision ironique ? Tout soudain, je reconnus

Monsieur Croche, le mystérieux antidilettante qui eut avec Claude Debussy les mémorables entretiens que l'on sait, dialogues où la pensée des interlocuteurs décrit autour de l'esthétique des courbes désinvoltes, dans un mouvement souple et sans rigueur.

La réalité des choses tient tout entière dans l'idée que nous nous faisons d'elles. Peut-être m'avait-il suffi, nécromant ingénu, d'évoquer la grande ombre de Debussy pour ressusciter le compagnon de ses rêves...

Cette métaphysique ne me satisfaisant qu'à moitié, je pris mes jambes à mon cou et fus assez heureux pour retrouver Monsieur Croche au coin de l'avenue Kléber. Il me sembla qu'il avait ralenti le pas pour me permettre de le rejoindre. J'en eus la certitude quand il m'adressa la parole.

— Monsieur, me dit-il d'abord " de sa voix lointaine d'asthmatique ", votre surprise est assez compréhensible : vous me prenez assurément pour un fantôme et j'ai quelque mérite à vous détromper, car vous me prendrez pour une ganache dès que je vous aurai persuadé qu'à l'envi de Golaud, je suis un homme comme les autres. Debussy mourut jeune, Monsieur, et je n'étais son aîné que de peu. Mais, plus encore que mon âge, ma qualité d'antidilettante me relègue au rang des êtres et des choses qui furent au siècle passé. Je n'ai pas seulement l'âge de mes artères, Monsieur :

j'ai l'âge de mon esthétique — je veux dire de ma sensibilité. Il en va de ma profession comme de ces prénoms à la mode, dont M. Paul Morand écrit finement qu'ils vieillissent avec le temps, mais non pas avec la personne. Car enfin, Monsieur, comment faire profession d'antidilettantisme dans une société où l'on ne voit plus de dilettantes ? Il est donc naturel que vous me preniez pour une ombre vaine. Et vous comprendrez que je me cache dans le fond d'une loge ou d'une baignoire quand je vais au théâtre, au cinéma ou au concert ?

Je n'appris pas sans étonnement que Monsieur Croche avait lu *Lewis et Irène*, ni sans stupéfaction qu'il fréquentait assidûment l'Opéra-Comique, la Salle Marivaux et les Concerts Colonne. Mais Monsieur Croche n'avait pas fini de m'étonner. Comme je lui rappelais son mot célèbre : " Les dimanches où le bon Dieu est gentil, je n'entends aucune musique ", Monsieur Croche me répondit que le bon Dieu n'est pas gentil tous les dimanches, qu'on donne présentement des concerts les autres jours de la semaine et qu'au surplus la musique se laisse plus agréablement écouter présentement que par le passé. Il fit ce muet sourire qui commence par le nez et ride toute sa figure " comme une eau calme dans laquelle on jette un caillou ", et daigna, quand il eut joui suffisamment de ma stupeur, s'expliquer en ces termes : " Je fus antidilettante, Monsieur, dans la mesure où je fus anti-wagnérien. On ne l'a peut-être pas assez compris. C'est le génie intimidant de Wagner qui a donné aux mélomanes français l'habitude d'écouter la symphonie dans une posture faussement recueillie, avec un petit air cafard qui nous mettait hors de nous, Debussy et moi ". Je crus devoir objecter à Monsieur Croche que Wagner n'avait jamais eu autant de chalands en France qu'à présent. Il se déclara fort heureux de me l'entendre dire. Il fit remarquer qu'avant la guerre il ne se donnait pas plus de trois concerts symphoniques par semaine à Paris, et qu'aujourd'hui nous n'en avons pas moins de six, où le public se presse, et où Wagner, Beethoven et Franck règnent à peu près sans partage : " Cela, Monsieur, me dit-il en

rallumant son cigare, me réjouit bien plus que je ne saurais dire. A se renouveler aussi souvent, ces cérémonies ont perdu, avec leur mystère, ce qu'il y avait de dangereux dans leur attrait. Le public s'y rend poussé par l'habitude plutôt que guidé par la foi. Le culte d'Isis est devenu religion d'Etat. Les gens bien élevés assistent le dimanche après-midi à la *Chevauchée des Walkyries*, tout ainsi qu'ils ont assisté, le matin même, à la grand'messe. Ces nouveaux wagnériens ne ressemblent pas plus aux wagnériens de la première heure que nos catholiques du vingtième siècle aux chrétiens des catacombes. La soif du martyr ne les torture point. Du jour où l'œuvre de Wagner est devenue un article de consommation courante, le dilettantisme a cessé de s'intéresser pour elle et l'auteur de *Tristan* n'est plus aujourd'hui qu'un grand musicien entre les grands musiciens. Quant à la musique nouvelle, elle n'est pas de cette sorte qu'on écoute — comme parle votre ami Jean Cocteau — la tête dans les mains "

Ainsi devisant, nous avons dépassé le rond-point des Champs-Élysées. Monsieur Croche obliqua vers la gauche et nous nous engageâmes dans la rue Boissy-d'Anglas. Je pris la liberté de demander à mon interlocuteur ce qu'il entendait par musique nouvelle. Monsieur Croche fit de nouveau son insupportable sourire, s'arrêta en toussant devant la porte du *Bœuf sur le toit*, ralluma son cigare, mais n'entra point : " Je vous vois venir, Monsieur, me dit-il en s'entourant d'un nuage de fumée. Vous allez me répéter vous aussi que Debussy " c'est encore de la musique qu'on écoute la tête dans les mains ". Vous allez me parler du classicisme d'Erik Satie, de l'art dépouillé, de la simplicité nue et autres miroirs à alouettes. — Monsieur, répliquai-je incontinent, manquerais-je au respect que je vous dois en vous faisant remarquer que vous embrouillez les choses à plaisir ? — Et qui donc les embrouille, repartit doucement Monsieur Croche, sinon vos meilleurs amis ? C'est Debussy qui demanda " en tremblant " qu'on découvrit la musique non plus en soi, mais autour de soi : voici pour le classicisme. C'est encore Debussy qui voulait qu'on décongestionnât

la symphonie; qu'on écrivît — ce sont ses propres termes — une musique plus nue : et voici pour l'art dépouillé. Debussy ne s'est d'ailleurs pas contenté d'indiquer le chemin : il s'y est lui-même engagé. Ajouterai-je que je n'éprouve pas le besoin de laisser tomber mon front dans mes mains pour écouter sa voix nuancée ? ”

C'est alors que j'osai demander tout de go à mon compagnon, dans le tumulte de la place de la Madeleine, s'il ne couvrait pas d'aventure ses oreilles de ses poings quand s'élève la voix — moins nuancée — de Darius Milhaud : “ Monsieur, répondit Monsieur Croche, c'est selon que Darius Milhaud fait entendre sa musique ou ses théories.

“ Darius Milhaud, Monsieur, est un grand compositeur romantique. Je tiens ses *Études*, ses *Saudades*, son *Protée*, ses *Poèmes juifs* et sa *Création du Monde* pour des choses de beauté. Il aime à se recommander de la tradition française, et certes il est français : comme Berlioz, ou, si vous voulez, comme Rabelais. Son idéal est beaucoup moins un idéal de perfection qu'un idéal de puissance. C'est assez dire qu'en dépit qu'il en ait, il est le moins latin des hommes. On croit qu'il plaisante quand il se réclame de Mendelssohn, de Berlioz, d'Albéric Magnard et de M. Ernest Bloch. On a tort : C'est quand il se réclame de Gounod et de Fauré qu'il est sujet à caution.

“ Voyez-vous, Monsieur, personne ne sait mieux que moi qu'il n'y a plus de dilettantes, en France tout au moins, et plus je vieillis, plus je doute de l'opportunité de mon ancien apostolat. J'aurais dû deviner que le dilettantisme ne périrait qu'en ouvrant le champ au pire snobisme, et que le snobisme, comme toutes les forces aveugles, est difficile à conduire...

“ Privés de dilettantes et d'exégètes de bonne volonté, entourés de dangereux imbéciles, vous avez été contraints les uns et les autres de vous expliquer vous-mêmes. Cela est déplaisant et toujours dangereux. Il n'appartient pas aux cuisiniers de dissertar sur la gastronomie. Ils ne le font jamais qu'à l'impératif, et cela m'est insupportable. Je veux bien que l'esthétique constate ; je ne

veux pas qu'elle ordonne. Je demande, avec Jules Laforgue, une esthétique *désintéressée*. Vous en êtes loin...

— Monsieur, fis-je impatienté, l'esthétique de Claude Debussy n'était rien moins que *désintéressée*, et celle de votre vieil ami Vuillermoz l'est-elle beaucoup plus que celle de Darius Milhaud ? J'espère que vous lisez les chroniques que M. Georges Auric donne aux *Nouvelles Littéraires*. Ne sont-elles pas suffisamment dépouillées, pour votre goût, de tout esprit de parti ? Regrettez-vous secrètement les littérateurs, les rhéteurs et les professeurs, et tous ces sourds d'autant mieux *désintéressés* que leur oreille ne les égare point ? ”

Monsieur Croche haussa les épaules, alluma un nouveau cigare, qui voulut bien tirer en perfection : “ Monsieur, fit-il, soudain radouci, je vous ai donné à entendre tout à l'heure que la musique de vos amis ne me déplaisait pas. Ne vous mettez pas en colère si je vous dis qu'elle me console souvent de leurs bavardages. Car ils n'obéissent qu'assez timidement à leurs propres préceptes. Ils finissent toujours par céder au plaisir, et c'est autant de gagné pour la musique. Vous l'avouerez-je, Monsieur ? Je ne me suis jamais ennuyé aux concerts de M. Jean Wiéner. On est toujours assuré d'y passer une bonne soirée. J'en voudrais pouvoir dire autant des séances de la Nationale et de la S. M. I... ” En prononçant ces mots, Monsieur Croche tomba en arrêt devant une petite affiche blanche et bleue : “ Pour Dieu, cria Monsieur Croche en consultant sa montre, arriverai-je à temps pour entendre *la scie* ? ”.

Il dit, et, sautant dans un taxi qui passait à propos, jeta au chauffeur l'adresse de la Salle des Agriculteurs. Je courus quelques instants auprès de la portière et demandai tout soufflant à Monsieur Croche s'il pensait m'accorder bientôt la faveur d'un nouvel entretien. Il fit un geste vague que je voudrais interpréter à bien, mais la voiture se perdit dans le brouillard d'hiver.

ROLAND-MANUEL.